

Compte rendu

• Marcel van der Linden, *Travailleurs du monde. Essais pour une histoire mondiale du travail*, Paris, Karthala & Re:Work, « Hommes et sociétés », 2022, 502 p. [ISBN 978-2-8111-2377-2] (35€).

Si une première édition, *Workers of the World. Essays Toward Global Labor History* (Brill) est parue en 2008, l'auteur l'a enrichie, comme il le précise dans une « Présentation » problématisante, qui dessine les réseaux et communautés de recherche sur le thème du travail (p. 9-11). L'originalité de cet ouvrage trapu réside dans ses analyses comparatives à l'échelle mondiale, sur tous les continents, ce qui renouvelle l'approche d'un thème déjà bien scruté en Europe, grâce à un élargissement des recherches hors des pays capitalistes développés.

Il mobilise nombre de revues d'histoire sociale, comme *Global Labour History* ou *International Review of Social History*, et d'économie sociale (*Revue des études coopératives*, *Revue internationale du travail*, etc.) – mais peu de revues françaises, sauf exception, comme *Le Mouvement social* –, en un foisonnement stimulant. C'est qu'il entend effectuer un entrecroisement entre les diverses disciplines concernées (sociologie du travail, ethnohistoire, genre, esclavage, histoire, etc.), avec le dessein de reconstituer les mutations et les retombées des systèmes de relation au travail, les formes d'action collective, la cristallisation de classes, ouvrière ou tertiaire. L'auteur insiste aussi sur le fait qu'il analyse l'ensemble des théories en les confrontant aux réalités de l'évolution socio-économique. L'énorme bibliographie (p. 395-479) exprime l'ampleur des investigations conduites par Linden, qui a également dirigé les quatre volumes de : *The Global History of Work. Critical Readings*, Londres & New York, Bloomsbury Academic, 2019 ; et co-dirigé : *Handbook Global History of Work*, Berlin, Walter de Gruyter, 2017.

Une interrogation clé tourne autour de la fragmentation des ensembles de travailleurs face à la marchandisation de la force de travail. L'auteur refuse tout simplisme et insiste sur la multiplication des « formes intermédiaires » si l'on veut catégoriser les communautés au travail. Les fluctuations structurelles sont attisées par les mutations économiques et les aléas conjoncturels ; les ensembles salariés sont flexibles, tandis que persistent des pratiques de travail peu ou prou forcé, sous-rémunéré et instable et des grilles salariales floues et instables, d'où une étude du cumul d'emplois, et que se renouvellent les pratiques du travail informel (comme dans la récupération des déchets) en résurgence du fameux « travail à la tâche » promu par l'économie rurale (avec les « journaliers ») et par la première révolution industrielle. Cela questionne donc la conceptualisation de la différenciation interne de la « classe subalterne » (p. 58) à cause de la multiplicité des rapports à l'emploi. Un chapitre scrute par ailleurs les différents aspects et causes de l'esclavage du XIX^e siècle et sa mobilisation par différents systèmes de production, d'où une plongée dans les débats sur les avantages, les surcoûts et la plus ou moindre contribution à la croissance.

Un deuxième ensemble est encore plus pluriel car il reconstitue l'histoire des formes de protection du travailleur afin de contrer l'irrégularité de l'emploi, des revenus et des statuts. L'héritage de Proudhon est repris dans une solide reconstitution des formes prises par le mutualisme, en une forme de sociabilité populaire orientée vers la protection des familles – d'où des mutuelles de collecte d'épargne et de distribution de crédit. Le même principe est intensifié par les assurances mutuelles, soit dans le

cadre d'une démocratie directe, soit au sein d'une politique sociale des entreprises se dotant de mutuelles en interne, utiles pour stabiliser et apaiser leur corps social. Charles Gide est le parrain du chapitre dédié à l'histoire des coopératives de consommation, surtout au Royaume-Uni, avec 6,5 millions de membres en 1931 au lieu de 1,8 million en 1901. Une brève étude des coopératives de producteurs (transports, chantiers, etc.) est esquissée dans le huitième chapitre, notamment dans les années 1880-1890, mais elle tourne court trop vite.

Le troisième ensemble porte sur les formes de résistance à la domination capitaliste et donc l'histoire du mouvement social. Linden médite avec finesse sur les mentalités des travailleurs qui jaugent leur propre rapport au travail. C'est une sociologie de la mobilisation collective, dès le luddisme de la première moitié du XIX^e siècle, avec notamment des considérations sur la désertion du travail, des esclaves marrons à l'absentéisme si récurrent, aux grèves, spontanées ou organisées (p. 202-206). L'édification du syndicalisme (chapitre 11) est elle aussi estimée avec doigté, avec une typologie (p. 245-248) et une évaluation des modes d'organisation (formes de démocratie interne, gestion financière), d'action malgré la peur de la répression, et de négociation collective, entre centralité, divisions et dispersion. Des organisations syndicales internationales ont pris corps afin de stimuler quelque solidarité (p. 284-289) puis de tenter de maîtriser les enjeux salariaux au sein des sociétés multinationales.

Au-delà d'une histoire plutôt classique du travail, Linden s'aventure dans la prise en compte des apports des « disciplines adjacentes ». En économie, la théorie du « système-monde », initiée par Immanuel Wallerstein au centre Fernand Braudel de New York en 1976 a ouvert la voie à des comparaisons entre les diverses formes mondiales des codes de contractualisation du travail et des pressions exercées par les divers systèmes de production pour laminer ses coûts. Des tentatives de mettre en balance les divers modes d'organisation du travail et des travailleurs au sein des différents types de chaînes de production permettent de se confronter aux contradictions internes du capitalisme mondial.

Évidemment, les anthropologues ont multiplié l'analyse des multiples formes de « travail de subsistance » au sein des communautés de « travailleurs pauvres », dont les pratiques d'autosubsistance – scrutées jadis par Claude Meillassoux [*Femmes, greniers et capitaux*, 1975] – multiplient les combinaisons de la transition du travail de subsistance au travail marchandisé – et l'auteur évoque alors « l'école de Bielefeld ».

L'ouvrage invite à méditer sur les divers parcours donnant accès à une histoire « universelle », avec des mutations en parallèle de systèmes régionaux reposant sur la valeur commerciale de communautés de travail plutôt de proximité, ou au contraire « mondialisées » quand chaque système s'insère dans un ensemble en « croissance ouverte ». Le défi leur est sans cesse posé quand elles doivent louvoyer au gré de l'adaptation constante des employeurs aux contraintes de « performance » et de compétitivité et quand elles doivent, par conséquent, redéfinir leur logique d'accumulation de revenus et de biens, en fonction de la « position de classe » des parties prenantes. Et l'histoire des « travailleurs subalternes » est au cœur de ces dilemmes (p. 388-393).

Compte rendu

• Marcel van der Linden, *Travailleurs du monde. Essais pour une histoire mondiale du travail*, Paris, Karthala & Re:Work, « Hommes et sociétés », 2022, 502 p. [ISBN 978-2-8111-2377-2] (35€).

Si une première édition, *Workers of the World. Essays Toward Global Labor History* (Brill) est parue en 2008, l'auteur l'a enrichie, comme il le précise dans une « Présentation » problématisante, qui dessine les réseaux et communautés de recherche sur le thème du travail (p. 9-11). L'originalité de cet ouvrage trapu réside dans ses analyses comparatives à l'échelle mondiale, sur tous les continents, ce qui renouvelle l'approche d'un thème déjà bien scruté en Europe, grâce à un élargissement des recherches hors des pays capitalistes développés.

Il mobilise nombre de revues d'histoire sociale, comme *Global Labour History* ou *International Review of Social History*, et d'économie sociale (*Revue des études coopératives*, *Revue internationale du travail*, etc.) – mais peu de revues françaises, sauf exception, comme *Le Mouvement social* –, en un foisonnement stimulant. C'est qu'il entend effectuer un entrecroisement entre les diverses disciplines concernées (sociologie du travail, ethnohistoire, genre, esclavage, histoire, etc.), avec le dessein de reconstituer les mutations et les retombées des systèmes de relation au travail, les formes d'action collective, la cristallisation de classes, ouvrière ou tertiaire. L'auteur insiste aussi sur le fait qu'il analyse l'ensemble des théories en les confrontant aux réalités de l'évolution socio-économique. L'énorme bibliographie (p. 395-479) exprime l'ampleur des investigations conduites par Linden, qui a également dirigé les quatre volumes de : *The Global History of Work. Critical Readings*, Londres & New York, Bloomsbury Academic, 2019 ; et co-dirigé : *Handbook Global History of Work*, Berlin, Walter de Gruyter, 2017.

Une interrogation clé tourne autour de la fragmentation des ensembles de travailleurs face à la marchandisation de la force de travail. L'auteur refuse tout simplisme et insiste sur la multiplication des « formes intermédiaires » si l'on veut catégoriser les communautés au travail. Les fluctuations structurelles sont attisées par les mutations économiques et les aléas conjoncturels ; les ensembles salariés sont flexibles, tandis que persistent des pratiques de travail peu ou prou forcé, sous-rémunéré et instable et des grilles salariales floues et instables, d'où une étude du cumul d'emplois, et que se renouvellent les pratiques du travail informel (comme dans la récupération des déchets) en résurgence du fameux « travail à la tâche » promu par l'économie rurale (avec les « journaliers ») et par la première révolution industrielle. Cela questionne donc la conceptualisation de la différenciation interne de la « classe subalterne » (p. 58) à cause de la multiplicité des rapports à l'emploi. Un chapitre scrute par ailleurs les différents aspects et causes de l'esclavage du XIX^e siècle et sa mobilisation par différents systèmes de production, d'où une plongée dans les débats sur les avantages, les surcoûts et la plus ou moindre contribution à la croissance.

Un deuxième ensemble est encore plus pluriel car il reconstitue l'histoire des formes de protection du travailleur afin de contrer l'irrégularité de l'emploi, des revenus et des statuts. L'héritage de Proudhon est repris dans une solide reconstitution des formes prises par le mutualisme, en une forme de sociabilité populaire orientée vers la protection des familles – d'où des mutuelles de collecte d'épargne et de distribution de crédit. Le même principe est intensifié par les assurances mutuelles, soit dans le

cadre d'une démocratie directe, soit au sein d'une politique sociale des entreprises se dotant de mutuelles en interne, utiles pour stabiliser et apaiser leur corps social. Charles Gide est le parrain du chapitre dédié à l'histoire des coopératives de consommation, surtout au Royaume-Uni, avec 6,5 millions de membres en 1931 au lieu de 1,8 million en 1901. Une brève étude des coopératives de producteurs (transports, chantiers, etc.) est esquissée dans le huitième chapitre, notamment dans les années 1880-1890, mais elle tourne court trop vite.

Le troisième ensemble porte sur les formes de résistance à la domination capitaliste et donc l'histoire du mouvement social. Linden médite avec finesse sur les mentalités des travailleurs qui jaugent leur propre rapport au travail. C'est une sociologie de la mobilisation collective, dès le luddisme de la première moitié du XIX^e siècle, avec notamment des considérations sur la désertion du travail, des esclaves marrons à l'absentéisme si récurrent, aux grèves, spontanées ou organisées (p. 202-206). L'édification du syndicalisme (chapitre 11) est elle aussi estimée avec doigté, avec une typologie (p. 245-248) et une évaluation des modes d'organisation (formes de démocratie interne, gestion financière), d'action malgré la peur de la répression, et de négociation collective, entre centralité, divisions et dispersion. Des organisations syndicales internationales ont pris corps afin de stimuler quelque solidarité (p. 284-289) puis de tenter de maîtriser les enjeux salariaux au sein des sociétés multinationales.

Au-delà d'une histoire plutôt classique du travail, Linden s'aventure dans la prise en compte des apports des « disciplines adjacentes ». En économie, la théorie du « système-monde », initiée par Immanuel Wallerstein au centre Fernand Braudel de New York en 1976 a ouvert la voie à des comparaisons entre les diverses formes mondiales des codes de contractualisation du travail et des pressions exercées par les divers systèmes de production pour laminer ses coûts. Des tentatives de mettre en balance les divers modes d'organisation du travail et des travailleurs au sein des différents types de chaînes de production permettent de se confronter aux contradictions internes du capitalisme mondial.

Évidemment, les anthropologues ont multiplié l'analyse des multiples formes de « travail de subsistance » au sein des communautés de « travailleurs pauvres », dont les pratiques d'autosubsistance – scrutées jadis par Claude Meillassoux [*Femmes, greniers et capitaux*, 1975] – multiplient les combinaisons de la transition du travail de subsistance au travail marchandisé – et l'auteur évoque alors « l'école de Bielefeld ».

L'ouvrage invite à méditer sur les divers parcours donnant accès à une histoire « universelle », avec des mutations en parallèle de systèmes régionaux reposant sur la valeur commerciale de communautés de travail plutôt de proximité, ou au contraire « mondialisées » quand chaque système s'insère dans un ensemble en « croissance ouverte ». Le défi leur est sans cesse posé quand elles doivent louvoyer au gré de l'adaptation constante des employeurs aux contraintes de « performance » et de compétitivité et quand elles doivent, par conséquent, redéfinir leur logique d'accumulation de revenus et de biens, en fonction de la « position de classe » des parties prenantes. Et l'histoire des « travailleurs subalternes » est au cœur de ces dilemmes (p. 388-393).